

# LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 354 - Mars 2018 - 36<sup>e</sup> année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €



## 8 mars, Journée internationale des femmes

### 8 מאָרץ - אינטערנאַציאָנאַלער ווייבערשע טאָג

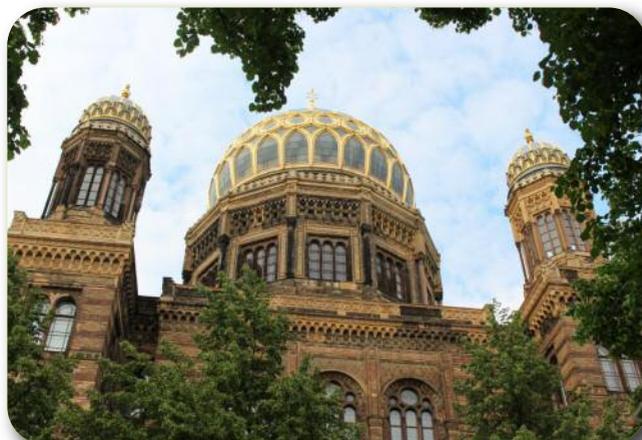
C'est en 1910, à Copenhague, que l'Internationale socialiste adopte l'idée d'une *Journée internationale des femmes*, lors d'une conférence qui réunit 100 femmes en provenance de dix-sept pays. Clara Zetkin (Parti social-démocrate d'Allemagne) et Alexandra Kollontai (Parti ouvrier social-démocrate de Russie, future commissaire du Peuple) en ont fait la proposition qui fut adoptée à l'unanimité. Il s'agissait alors de rendre hommage au mouvement en faveur des droits des femmes, en général, et du droit de vote, en particulier.

La *Journée internationale des femmes* a été célébrée pour la première fois, le 19 mars 1911, en Allemagne, en Autriche, au Danemark et en Suisse, où plus d'un million de femmes et d'hommes ont assisté à des rassemblements. Outre le droit de voter et d'exercer une fonction publique, les femmes exigeaient le droit au travail, à la formation professionnelle, ainsi que l'arrêt des discriminations sur le lieu de travail. ■ ■ ■ (Suite en p.4 de l'article de Bernard Frederick)

## MON BERLIN juif

par FRANÇOIS MATHIEU

J'ai sous les yeux une carte du Berlin juif de 1922. J'y dénombre notamment dix-neuf écoles et établissements religieux, treize synagogues, neuf institutions caritatives, trois cimetières, ce qui témoigne d'une large part de la population juive et de son implantation dans la capitale allemande sous la République de Weimar. ■ ■ ■



(Suite en p.8)

## Editorial

### LES PROMESSES ET LES DÉGÂTS

par JACQUES LEWKOWICZ

Voici le temps d'une gestation qu'Emmanuel Macron a accédé à la magistrature suprême. Ce fut l'époque des cris d'admiration hystériques devant la jeunesse de l'homme, sa perspicacité et sa volonté d'insuffler un sang neuf à la politique, époque symbolisée par le nouvel habillage de la collaboration de classes que constituait le slogan « *ni de gauche ni de droite* ». Aujourd'hui, on peut juger de la valeur de la promesse contenue dans cette formule et des dégâts consécutifs aux mesures prises ou envisagées.

Car, la fiscalité, révisée, bénéficie, désormais, aux possesseurs des plus grosses fortunes. La réduction des cotisations sociales fait planer des doutes sur l'avenir de la Sécurité sociale. Une très grande partie des retraités voient leurs pensions nettes de CSG diminuer. Le Code du travail est remanié au profit du patronat. Les migrants verront leurs conditions de séjour durcies et leur expulsion facilitée. Le lycée, le baccalauréat et les dispositifs d'entrée à l'Université rendront encore plus difficiles d'accès, pour les enfants de familles modestes, les parcours de réussite sociale qui leur étaient déjà en grande partie impraticables. La SNCF sera privatisée et le statut des cheminots mis en extinction. Les hôpitaux seront restructurés afin d'être mieux mis en coupe réglée. L'audiovisuel public sera regroupé afin d'être plus « à la main » du pouvoir. Enfin, le nombre de parlementaires sera réduit, les éloignant ainsi, de leurs électeurs à l'inverse des principes démocratiques les plus élémentaires.

Au plan international, l'action gouvernementale a simplement consisté à aggraver les tendances sur lesquelles elle s'était installée précédemment. Il s'agit des interventions militaires tous azimuts. On pratique silence et inaction face à la résurgence de l'extrême droite en Europe centrale et orientale ainsi qu'un soutien indéfectible à la politique israélienne irrespectueuse du droit du peuple palestinien à un État. Et cela, alors que l'historien israélien Zeev Sternhell, affirme : « *En Israël pousse un racisme proche du nazisme à ses débuts* » ...

Aucun problème n'est résolu. La collaboration de classes les aggrave tous. ■

## "LES ENFANTS DE DENOVAL"



Le film de **Sylvia Aubertin** permet à plusieurs anciens des foyers créés par l'UJRE à la Libération pour accueillir des enfants juifs de fusillés et de déportés, de témoigner ... **Le Manoir de Denouval, à Andrésy, fut l'une de ces Maisons d'enfants.** « *Après l'horreur de la guerre, la séparation d'avec leur famille, la plupart des enfants y ont connu enfin l'apaisement, dans une forme de vie collective et militante* ». Le film est aujourd'hui achevé, après une campagne de financement participatif. Il révélera cette extraordinaire expérience de vie, lors de sa projection, le **Dimanche 25 mars 2018 à 11h précises, au Mémorial de la Shoah.** **Entrée libre** [Film produit par Canal Marches et Thélème films].

## LES RENCONTRES DE L'UJRE

Nos vœux 2018 vous souhaitent un monde plus serein, et s'interrogeaient : **La situation au Proche-Orient est alarmante. Comment en est-on arrivé là ?** Pour nous éclairer, nous avons programmé deux rencontres :

• **le 20 janvier**, notre ami et collaborateur **Dominique Vidal**, journaliste et historien, était avec nous pour retracer les **grandes étapes du conflit israélo-palestinien**. Signalons la sortie de son dernier livre : *Antisionisme = antisémitisme ? Réponse à Emmanuel Macron*, aux



Éd. Libertalia (8€). Nous reviendrons sur cet ouvrage d'une brûlante actualité dans nos prochaines éditions.

• **le 17 mars, Bertrand Badie**, chercheur à l'IRIS, spécialiste des relations internationales, co-auteur avec D. Vidal de *L'état du monde* (Éd. La Découverte), nous présentera **l'actualité du conflit** (ses acteurs, leurs objectifs, leurs moyens et stratégies).



Nous vous espérons tout aussi nombreux qu'en janvier ! ■

Entrée libre dans la limite des places disponibles.

Inscription conseillée : 01 47 70 62 16 ou [ujre@orange.fr](mailto:ujre@orange.fr)



## HOMMAGE À MARCEL RAJMAN ET À CEUX DE L'AFFICHE ROUGE

Le 18 février, une cérémonie en l'honneur de Marcel Rajman et à ses 21 camarades des FTP-MOI, fusillés le 21 février 1944 au Mont-Valérien, s'est déroulée dans le square « Marcel Rajman », puis dans la salle « Olympe de Gouges », au 15 rue Merlin du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris.



Philippe Ducloux, conseiller de Paris (à gauche), François Vauglin (à droite), maire du 11<sup>e</sup> arrdt. de Paris et Roger Fichtenberg, président de l'Union des Associations d'Anciens Combattants et Victimes de guerre.

Le procès qui condamna à mort ces jeunes gens et leur camarade Olga Bancic est resté dans l'histoire comme celui de « l'Affiche rouge » ou du « groupe Manouchian », du nom du commissaire militaire FTP-MOI de la région parisienne. En réalité, les uns et les autres appartenaient à différents détachements de la Résistance de la MOI.

**Marcel Rajman** était né le 1er mai 1923 à Varsovie et arrivé en France avec ses parents à l'âge de huit ans. À dix ans, il rejoignit les Pionniers et le club sportif des ouvriers juifs *Yask*. Membre des *Jeunesses communistes*, il participa, dès le début de l'Occupation, à des manifestations illégales et devint responsable de ce mouvement dans le 11<sup>e</sup> arrondissement.

Début 1942, Rajman intégra la 2<sup>e</sup> division juive des *Francs-tireurs et partisans* et fut chargé de l'instruction militaire des nouveaux combattants. À ce titre, il contribue à la formation des groupements tchèque et arménien. En même temps, Marcel participe à plusieurs actions d'éclat des FTP-MOI. Ainsi, le 28 septembre 1943, Celestino Alfonso – qui fera partie des 23 – tire sur l'officier SS qui monte dans une Mercedes rue Saint-Dominique.

L'homme est blessé et tente de fuir par la portière opposée, mais Marcel Rajman l'achève de trois balles. C'est par la presse allemande que les combattants apprennent l'identité du personnage : il s'agit de Julius Ritter, responsable du STO en France.

En juillet et août 1943, les Brigades Spéciales n° 2 des Renseignements généraux concentrent leurs efforts sur les « terroristes ». Rajman, responsable du groupe de dérailleurs de train et d'exécution, Missak Manouchian et

Léo Kneller, un combattant vétéran, étaient les hommes les plus recherchés.

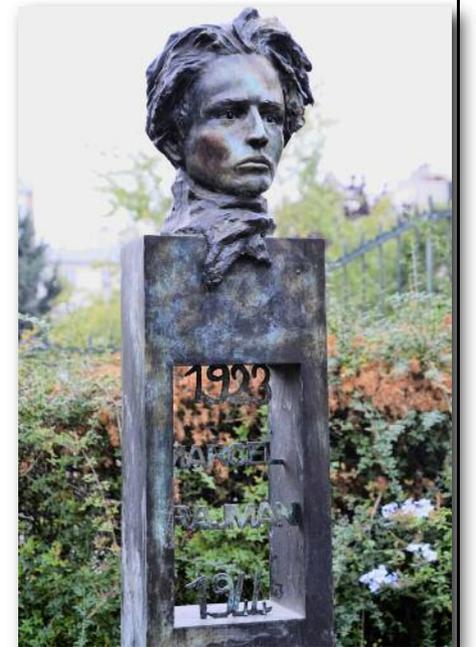
Rajman a été arrêté par les Brigades Spéciales le 16 novembre 1943 au rendez-vous avec Olga Bancic. Il a été inculpé lors du procès des membres des FTP-MOI qui s'est déroulé les 17 et 18 février 1944. Il était l'un des dix

combattants représentés sur l'affiche de propagande de l'Affiche rouge, qui fut placardée sur tous les murs de Paris.

Chana, la mère de Rajman, a été gazée à Birkenau. Son jeune frère Simon a été déporté à Buchenwald.

À l'occasion de l'inauguration en 1994 du square « Marcel Rajman », orné aujourd'hui par une statue du jeune homme offerte en 2015 par

Serge Klarsfeld, Adam Rayski, le Président d'honneur de l'UJRE, s'exprima ainsi : « *L'hommage que Paris lui rend aujourd'hui, en donnant son nom à une place du XI<sup>e</sup> arrondissement, s'adresse à tous ses camarades des FTP-MOI comme à l'ensemble des résistants juifs de notre pays qui confondaient le combat pour la survie avec celui de la libération de la France.* »



Statue de Denis Chetboun à la mémoire de Marcel Rajman, héros juif de la Résistance FTP-MOI

Mourir à 20 ans, qui pourrait en mesurer la souffrance ? Et pourtant Marcel Rajman trouve la force d'écrire à sa mère et son frère, et de répéter à plusieurs reprises : « *J'aime la vie !... Vive la vie !... que tout le monde vive heureux !* ».

Il survivra dans notre cœur, dans le cœur des hommes respectueux de la Mémoire de ces années terribles. ■

PNM

## LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yiddish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)  
1965-1982 : hebdomadaire en français, *PNH*  
depuis 1982 : mensuelle en français, *PNM*  
éditées par l'UJRE

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication  
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef  
Bernard Frederick

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,  
Jennette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,  
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction  
Tauba Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis  
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : [ujre@orange.fr](mailto:ujre@orange.fr)

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>  
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE  
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Téléphone .....

Courriel .....

## À VOS AGENDAS

• **Dimanche 11 mars de 12h30 à 18h. Gala Yiddish Sans Frontière** à la salle Olympe de Gouges, 15 rue Merlin, Paris 11°. Spectacle, restauration, bal klezmer, tables des associations ... Venez nombreux ! Billets d'entrée et de restauration en vente par les associations membres (dont l'UJRE).

• **Samedi 17 mars à 14h30. Les rencontres de l'UJRE. Conférence sur le conflit israélo-palestinien. L'actualité du conflit** par **Bertrand Badie**, au 14 rue de Paradis, Paris 10°.

• **Mardi 20 mars à 18h. Les rencontres de MRJ-MOI : conférence Résistance française, Résistance communiste, Résistance juive ?**



par l'historien **Robert Gildea**, au 14 rue de Paradis, Paris 10°.

• **Vendredi 23 mars à 10h45. Inauguration de la place Henri Malberg** (ancienne place des Rigoles), métro Jourdain.

• **Jeudi 19 avril à 18h. 75e anniversaire de l'insurrection du Ghetto de Varsovie.** Cérémonie commune (AACCE, Cercle Bernard Lazare, Centre Laïque de l'Enfance Juive, FARBAND, MEDEM, UJRE) à la mairie du 10<sup>e</sup> arrdt. de Paris.

# « L'AMNÉSIE » du professeur Olivier Dard et de bien d'autres... UN REMARQUABLE ARTICLE D'ANNIE LACROIX-RIZ

La ministre de la Culture, Françoise Nyssen, a pris fin janvier la décision de retirer le nom de Charles Maurras de la liste des commémorations nationales de l'année 2018, pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance. On peut déjà s'étonner de la présence sur une telle liste du fondateur de l'Action française, archétype du penseur catholique ; monarchiste ; nationaliste « intégral » ; antisémite, évidemment ; pétainiste, bien sûr ; sanctionné à la Libération par sa dégradation nationale, son exclusion de l'Académie française et sa condamnation à la prison à perpétuité en 1945.

Annie Lacroix-Riz, professeur émérite d'histoire contemporaine de l'Université Paris 7, bien connue de nos lectrices et lecteurs, pointe dans un remarquable article dont on ne peut que conseiller la lecture [1], les connivences et les compromissions autour de cette personnalité honteuse à laquelle on cherche des excuses : « chez nombre d'historiens non suspects d'antisémitisme, mais qui confortent la thèse d'un "antisémitisme d'État" débonnaire, "français", pas "racialiste", pas exterminateur, et qui soutiennent que Maurras serait, bien que fervent pétainiste, demeuré de 1940 à 1944 parfaitement germanophile ».



Maurice Pujo, Charles Maurras et Léon Daudet lors du défilé pour la fête de Jeanne d'Arc, le deuxième dimanche du mois de mai dans les années 30.

L'historienne cite à ce propos « Simon Epstein, "économiste et historien israélien" d'origine française, [qui] a lancé l'offensive en 2008 avec "Un paradoxe français: antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la Résistance". La mode étant au paradoxe, depuis le triomphe de l'équation nazisme = communisme, la thèse du brusque brouillage des repères a remporté un vif succès ».

La notice biographique de Maurras, préparée pour la commémoration nationale, avait été confiée – par qui ? – à Olivier Dard, un historien dont les sympathies pour l'Action française et l'extrême droite de l'entre-deux-guerres sont patentées. Or, dans cette notice de trois pages, Dard ne consacre à l'antisémi-

tisme de Maurras que quelques mots sans jamais parler d'antisémitisme ce que résume ainsi, dans Libération, le journaliste Daniel Schneidermann : « Antidreyfusard, [Maurras] dénonce "le syndicat de la trahison" que symbolise "l'Anti-France", celle des "quatre États confédérés" (juifs, francs-maçons, protestants, et mètèques) ».

Olivier Dard, précise cependant Annie Lacroix-Riz « est particulièrement apprécié à l'extrême droite, à en juger par la fréquente référence de groupements d'Action française, d'Algérie française et associations assimilées aux conférences, travaux et directions de thèse de "notre ami Olivier Dard", groupes dont il est permis de douter de la solidité du philosémitisme, qui serait récent ».

Elle indique : « Les nombreux travaux de ce spécialiste de Maurras et de l'extrême droite française, notamment dans l'entre-deux-guerres – en bon français, du fascisme français – , si on les confronte aux archives originales de la première moitié du XXe siècle, attestent un gommage systématique des options idéologiques, antisémitisme inclus, et surtout un manque d'intérêt pour les pratiques de ses héros, de Charles Maurras aux fascistes officiels issus de l'Action française, tels Jean Coutrot et Bertrand de Jouvenel. Olivier Dard s'inscrit à cet égard dans le courant né dans les années 1950 à l'Institut d'études politiques (IEP) sous l'égide de René Rémond et Raoul Girardet,

niant bec et ongles, contre des travaux anglophones démonstratifs, étayés et traduits, l'existence d'un fascisme français né à droite et dont l'Action française, ligue fondée de fait en 1898 contre le capitaine Alfred Dreyfus, fut "la matrice", antisémitisme obsessionnel compris. (...) ».

Puis l'historienne rappelle : « L'Action française – les archives policières et judiciaires en font foi – constitua un pan majeur du fascisme français dès la fondation des premières ligues (1922-1924). Tous les ligueurs en étaient issus, gauche renégate

exceptée, tels les fondateurs de la Cagoule (en 1935-1936), tous membres de la 17<sup>e</sup> section d'Action française du 16<sup>e</sup> arrondissement. Le mouvement et son journal furent d'abondance financés, certes par le très grand patronat français antirépublicain, ce que nie Olivier Dard dans La synarchie ou le mythe du complot permanent [2]. Mais pas seulement : comme tous les groupes fascistes français, l'Action française reçut, d'emblée et d'abondance, des fonds de Mussolini, qui la rendirent lyrique sur la conquête italienne de l'Éthiopie, "apogée de la civilisation occidentale". Puis, sans renoncer aux fonds italiens, elle sollicita ou accepta, de plus en plus, le soutien financier des hitlériens au pouvoir. À la mesure du fascisme français tout entier qui, d'abord pro-italien en diable, devint de plus en plus allemand pendant la crise, moment décisif du complot contre la République et de la renonciation à défendre les frontières nationales. (...) ».

[1] <https://www.les-crisis.fr/quand-olivier-dard-fait-preuve-dun-dangereux-laxisme-envers-maurras-antisemite-notoire>

[2] Paris, Perrin, 1998.



L'Action Française, 3 janvier 1944 : « Nous répétons qu'il doit y avoir à Toulouse comme à Grenoble des têtes de communistes et de gaullistes connus. Ne peuvent-elles pas tomber ? (...) L'important est de trier, de juger, de condamner, d'exécuter. (...) » Charles Maurras

## Pologne

## LES VIEUX DÉMONS DE RETOUR

A l'occasion de la Conférence de Munich sur la sécurité, le Premier ministre polonais, Mateusz Morawiecki, interrogé le 17 février par un journaliste israélien sur la récente loi qui punit ceux qui établiraient une responsabilité polonaise dans le génocide juif de 1939-1945, a créé la stupeur et suscité l'indignation en affirmant qu'il y avait eu « des auteurs juifs » de la Shoah comme « des auteurs russes, ukrainiens, pas seulement allemands ».

Ces propos indignes, même si l'on sait que les policiers juifs des ghettos, recrutés par les Allemands, ont participé aux déportations avant d'en être eux-mêmes victimes, éclairent la révision de l'histoire à laquelle la direction polonaise actuelle se livre tous azimuts. Après les lois de « décommunisation » qui veulent jeter dans l'oubli à la fois les combats du PC polonais

d'avant-guerre, toute l'histoire – contradictoire mais réelle – de la Pologne populaire entre 1944 et 1989 et le rôle de l'armée soviétique dans la libération du pays et des camps nazis qui s'y trouvaient, c'est maintenant aux réalités de l'antisémitisme en Pologne que s'attaque l'extrême droite catholique au pouvoir, le parti nationaliste Droit et Justice (PiS) de Jaroslaw Kaczynski.

Le Parlement polonais a, en effet, adopté une loi punissant d'une peine allant jusqu'à trois ans de prison toute personne qui « attribue à la République de Pologne et à la nation polonaise, publiquement et contrairement à la réalité des faits, la responsabilité ou la coresponsabilité de crimes nazis perpétrés par le IIIe Reich allemand ». Cette loi limite le travail des historiens et des journalistes, ainsi dissuadés de s'inté-

resser à ce qui pourrait les emmener sur le terrain d'une participation de Polonais aux crimes de l'Occupation. Crimes bien réels, si l'on songe par exemple au pogrom de Jedwabne en juillet 1941 qui fit plusieurs centaines de victimes !

Le pouvoir polonais poursuit ainsi avec une évolution notable qui, depuis une douzaine d'années, a conduit les Polonais à regarder en face la longue et complexe histoire des juifs en Pologne, évolution consacrée par l'ouverture en 2013 d'un remarquable musée à Varsovie.

Si quelques 6 600 Polonais ont été reconnus comme Justes pour avoir sauvé environ 30 000 à 35 000 juifs persécutés, les historiens relèvent que des Polonais ont aussi tué des milliers de juifs pendant, et après la guerre. ■

# 8 mars - Journée internationale des femmes

## 8 מאָרץ - אינטערנאַציאָנאַלער ווייבערשע טאָג

par BERNARD FREDERICK

(Suite de la page 1)

La veille de la Première Guerre mondiale, alors que le mouvement pacifiste gagnait en ampleur, les femmes russes ont célébré leur première *Journée internationale des femmes* le dernier dimanche de février 1913. Dans les autres pays d'Europe, le 8 mars ou à un ou deux jours de cette date, les femmes ont tenu des rassemblements, soit pour protester contre la guerre, soit pour exprimer leur solidarité avec leurs sœurs. Entre-temps, un évènement tragique qui impliquait des ouvrières se produisit aux États-Unis. Il eut un retentissement mondial et confirma, pour les militantes de la cause des femmes et du socialisme, le bien-fondé de cette *Journée internationale des femmes*.

Le 25 mars 1911, un incendie s'était déclaré dans un atelier textile de New York, tuant 146 ouvrières dont une majorité d'immigrantes juives d'Europe de l'Est, ainsi que des Italiennes.

La *Triangle Shirtwaist Factory* était un immense atelier de confection de blouses pour femme qui occupait les trois derniers étages d'un bâtiment qui en comptait dix, situé près de Washington Place à New York. On y comptait quelque 500 ouvriers – surtout ouvrières – pour la plupart juifs.



Un atelier du Triangle Shirtwaist avant l'incendie

L'incendie se propagea très rapidement, empêchant l'accès aux cages d'escalier, qui d'ailleurs avaient été verrouillées par les patrons pour éviter les vols... Cent quarante-six travailleurs y trouvèrent la mort, ce qui en fait l'accident industriel le

plus meurtrier de l'histoire des États-Unis à ce jour.

Une bouleversante élogie en yiddish commémore ce tragique événement (voir ci-dessous). C'est une chanson d'amour, mais celle qu'un mort chante à la femme qu'il aime. Il lui dit qu'il est mort près des machines dont les



26/03/1911. Forverts : « La morgue est pleine de nos victimes » Der morg iz ful mit undzer korbunes

h o m m e s sont les esclaves, travaillant sans cesse dans le tintamarre des chaînes en métal qui s'y entrecroquent tandis que coulent les larmes et que les dents grincent. Il implore de venir là où repose son corps, car c'est ainsi qu'il trouvera la paix.

Les paroles sont du poète **W. Morris Rosenfeld** (né en Pologne russe en 1862, décédé en 1923 à New York où il avait émigré en 1886), lui-

même tailleur avant de devenir journaliste et éditeur d'un magazine littéraire yiddish. Animés d'une profonde conviction socialiste, ses poèmes plutôt sombres et désespérés reflètent les dures conditions de vie des ouvriers juifs de l'époque.



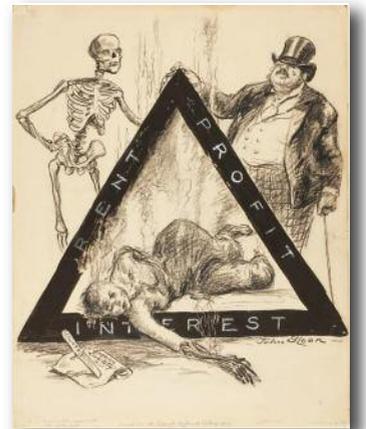
Manifestations syndicales (United Union Hebrew Trades of New York, Ladies Waist & Dressmakers Union) : « Nous pleurons nos pertes »

La tragédie inspira aussi un autre poète, **Louis Gilrod** (1879-1930), qui écrivit au lendemain du drame un texte entièrement original, en mémoire des ouvrières brûlées vives : *Di Fayer Korbunes* (Les victimes du feu) sur une mélodie écrite en 1905 par David Meyrowitz (1867-1943), et interprétée pour la première fois par Theodore Lohr à New York.



Reprenant les chants liturgiques juifs traditionnels, ce poème dénonce les résultats catastrophiques de l'exploitation capitaliste. ■ **BF**

**NDLR** C'est en 1975, lors de l'Année internationale de la femme, que l'Organisation des Nations Unies a commencé de célébrer la *Journée internationale des femmes*, le 8 mars.



### MON LIEU DE REPOS

Ne me cherche pas  
Là où verdoient les myrtes  
Tu ne m'y trouveras pas, mon trésor.  
Là où se flétrissent les vies près des machines  
C'est là qu'est mon lieu de repos,  
C'est là qu'est mon lieu de repos.

Ne me cherche pas  
Là où chantent les oiseaux  
Tu ne m'y trouveras pas, mon trésor.  
Esclave je suis là où les chaînes résonnent  
C'est là qu'est mon lieu de repos,  
C'est là qu'est mon lieu de repos.

Ne me cherche pas  
Là où jaillissent les fontaines  
Tu ne m'y trouveras pas, mon trésor.  
Là où les larmes coulent, où les dents grincent  
C'est là qu'est mon lieu de repos,  
C'est là qu'est mon lieu de repos.

Et si tu m'aimes d'un élan sincère  
Alors viens à moi, mon trésor.  
Et soulage mon cœur  
Lourd de chagrin  
Et rends-moi doux mon lieu de repos,  
Et rends-moi doux mon lieu de repos, ■

### מיין רוע-פלאץ

ניט זוך מיך ווו די מירטן גרינען  
געפֿינסט מיך דאָרטן ניט, מיין שאַץ.  
וואו לעבענס וועלקן בין מאַשינען;  
דאָרטן איז מיין רוע פּלאַץ,  
דאָרטן איז מיין רוע פּלאַץ.

ניט זוך מיך ווו די פֿייגל זינגען.  
געפֿינסט מיך דאָרטן ניט, מיין שאַץ.  
אַ שקלאַף בין איך, ווו קייטן קלינגען;  
דאָרטן איז מיין רוע פּלאַץ,  
דאָרטן איז מיין רוע פּלאַץ.

ניט זוך טיך ווו פֿאָנטאַנען שפּריצן.  
געפֿינסט מיך דאָרטן ניט, מיין שאַץ.  
וואו טרערן רינען, ציינער קריצן;  
דאָרטן איז מיין רוע פּלאַץ,  
דאָרטן איז מיין רוע פּלאַץ.

און ליבסחו מיך מיט וואַרער ליבע,  
טאָ קום צו מיר, מיין גוטער שאַץ,  
און האַטער אויף מיין האַרץ האַס טריבע.  
און טאָך מיר זיס מיין רוע פּלאַץ,  
און טאָך מיר זיס מיין רוע פּלאַץ ■

### MAYN RUE PLATS

Nit zukh mikh vu di mirtn grinen  
Gefinst mikh dortn nit, mayn shats.  
Vu lebens velkn bay mashinen;  
Dortn iz mayn rue plats,  
Dortn iz mayn rue plats.

Nit zukh mikh vu di feygl zingen.  
Gefinst mikh dortn nit, mayn shats.  
A shklaf bin ikh, vu keytn klingen;  
Dortn iz mayn rue plats,  
Dortn iz mayn rue plats.

Nit zukh mikh vu fontanten shpritsn.  
Gefinst mikh dortn nit, mayn shats.  
Vu tren rinen, tseyner kritsn;  
Dortn iz mayn rue plats,  
Dortn iz mayn rue plats.

Un libstu mikh mit varer libe,  
to kum tsu mir mayn guter shats,  
Un hater af mayn harts dos tribe,  
Un makh mir zis mayn rue plats,  
Un makh mir zis mayn rue plats. ■

## FEMMES ET CINÉMA

par LAURA LAUFER

### Pionnières

En 2017 et début 2018, la Cinémathèque française a montré, entre autres, les films de Dorothy Arzner, Claire Denis, Chantal Akerman\*... En septembre prochain, elle projettera ceux d'Agnès Varda durant trois semaines.



Chantal Akerman

Si 40 % des acteurs sont des comédiennes, 22 % des films français sont réalisés par des femmes avec un budget inférieur de 1,2 M€ à celui de ceux signés par des hommes.

Les monteuses, productrices, réalisatrices, scénaristes furent puissantes dans le cinéma naissant, mais ce rôle a décliné après le retour des hommes à la fin de la guerre. Dès 1920, les femmes ont perdu leur place. Quelques noms de pionnières : Alice Guy, Musidora, Lois Weber, Marion Davies, Lilian Gish, Mary Pickford – cofondatrice de *United Artists* –, Esther Choub ou Aziza Amir – réalisatrice du premier film égyptien.



Ida Lupino

Colette, Sartre. À Hollywood, Dorothy Arzner, monteuse et scénariste, tourne de 1922 à 1943 dans le « *studio system* » de Paramount qui lui confie souvent des films à personnages de femmes. L'actrice Ida Lupino fonde en 1949, avec son mari le romancier Collier Young, une société de production indépendante, *The Filmmakers Company*, et devient productrice, réalisatrice et scénariste de films à petit budget, abordant des questions de société : viol (*Outrage*), filles-mères (*Not wanted*), handicap (*Neverfear*) – Ida, jeune, a eu la poliomyélite –, bigamie (*The bigamist*). *The Filmmakers* fait faillite en 1953 et Ida tourne pour la télévision plus de quarante épisodes de séries célèbres (*Au nom de La loi*, *Columbo*, *Les Incorruptibles*, *Alfred Hitchcock présente*, *La Quatrième dimension*, *Le Fugitif*, *Ma sorcière bien-aimée*...).

En URSS, Esther Choub est pionnière des documentaires composés d'images préexistantes (*La chute de la dynastie des Romanoff*), la monteuse Elizaveta Svilova, épouse de Dziga Vertov tourne plusieurs documentaires sur les atrocités nazies et coréalise *Le Tribunal des peuples* (sur le procès de Nuremberg), et le documentaire *La chute de Berlin*. Après la disparition de Dovjenco et d'après ses notes, sa femme Youlia Solntseva réalise trois films splendides *Le Récit des Années de feu* (Prix de la mise en scène à Cannes), *Le poème de la mer* et *La Desna enchantée*.

### Nouvelles vagues

Avec les luttes anticoloniales, pour les droits civiques aux États-Unis, antibureaucratiques à l'Est, émergent des réalisatrices. Agnès Varda filme *Cuba Si\**, *Black Panthers* et des fictions qui font date : *Cléo de 5 à 7*, *Sans toit ni loi* (Lion d'or à Venise). Nelly Kaplan,

ancienne assistante d'Abel Gance, écrivaine surréaliste et érotique (pseudonyme Belen), tourne des documentaires dont *André Masson*, *Le regard Picasso* (Lion d'or à Venise). Elle dira de *La fiancée du Pirate* ou de *Néa* : « *Mes sorcières ne sont pas brûlées par les inquisiteurs, car ce sont elles qui brûlent les hommes* ».

En Suède, Mai Zetterling, star d'Ingmar Bergman et d'Hollywood, prend la caméra et dit la rébellion féministe (*Flickorna*), l'engagement pour la Paix (*The War Game*) et les droits des minorités. En Hongrie, Márta Mészáros nourrit ses films de son expérience d'enfant adoptée – *Adoption* (Ours d'or à Berlin), de sa grossesse – *Neuf mois* (où la femme choisit de vivre autonome). La Tchèque, Vera Chytilova, livre en 1966 un film libre, corrosif, novateur, *Les Petites marguerites*, immédiatement interdit.

*The connection* de Shirley Clarke, figure majeure du cinéma d'avant-garde, est censuré par les autorités américaines pour « vulgarité » et « indécence ». *Wanda* de Barbara Loden montre, avec une étrange ironie, une femme à la dérive. Barbara Kopple filme durant 13 mois la grève des mineurs du Comté de Harlan (Kentucky) : *Harlan County, USA* gagne l'Oscar mérité du meilleur documentaire.

Trois femmes font un cinéma moderne et poétique qui bouleverse les codes narratifs : Marguerite Duras renouvelle au cinéma son écriture (*India Song*, *Césarée*, *Le camion*...), Danièle Huillet\* fait œuvre majeure, magnifique et commune avec son mari Jean-Marie Straub\* pour un cinéma « artisan » qui part de textes littéraires, philosophiques ou musicaux et emprunte une voie brechtienne, Chantal Akerman, en météore, crée une véritable déflagration (*Saute ma ville*, *Jeanne Dielman, Je tu il elle*).

Dans la vague féministe post-1968, on trouve Coline Serreau (*Mais qu'est ce qu'elles veulent ?*) et Yannick Bellon (*L'amour violé*). Aujourd'hui, les réalisatrices sont nombreuses :



Naomi Kawase\*

Pascale Ferran, Claire Denis, Catherine Breillat, Claire Simon, Naomi Kawase, Jane Campion, Sofia Coppola, Kelly Reichardt, les sœurs Makhmalbaf, Ronit Elkabetz, Mira Nair...

Pourtant, on observe un certain piétinement avec des films d'un naturalisme sociologisant où la soumission à l'image politiquement ou sexuellement « correcte » de la femme réduit le cinéma à une idéologie vidée de toute la complexité du réel.

### Du regard

Mais qu'est-ce qu'un cinéma écrit par une femme ?

Prenez *Detroit* de Kathryn Bigelow – pour moi, le meilleur film de 2017 – vu trop tard pour en avoir parlé ici :



Kathryn Bigelow

Bigelow tourne des films très violents de fort impact émotionnel et vise le grand public. Après *La Traque de Ben Laden*, *Démineurs* (lauréat de 6 Oscars, une première pour une femme réalisatrice !) montrant l'aventure d'une équipe de déminage après la guerre en Irak, *Detroit* évoque le massacre et la terreur perpétrés par la police lors des émeutes raciales de 1967. Il est intéressant de revenir sur la polémique que le film a suscitée : plusieurs groupes afro-américains ont dénoncé le fait qu'une femme blanche exploite leur souffrance. *Variety* dans ce sillage écrit : « *Comment Bigelow – une femme blanche qui a grandi à San Francisco dans une famille bourgeoise et fait ses études dans la très select université de Columbia peut-elle comprendre et faire la lumière sur une expérience aussi viscérale que le racisme ?* ».

À lire ces mots « *femme, blanche, bourgeoise, éduquée* », on mesure ce que le communautarisme, la division en genre, couleur, classe ont de pervers ! Il en va du racisme comme du sexisme. La question qui se pose au cinéma est celle de la qualité du regard : témoin, victime, poète, penseur, autre... ?

Les recherches historiques et de témoignages effectuées par Bigelow sur les émeutes de Detroit montrent qu'elle a pris l'affaire à cœur et trouvé la forme pour le dire. Loin de la perversité dont on l'accuse, le film révèle sans fard la gangrène raciste qui infeste les idées et les actions de la police américaine. Il montre à vif les plaies d'un pays qui a enfanté cet État brutal. Que cette vérité soit dite par une femme, aux films « musclés », dérange.

Mais *qui* peut dire, et *comment*, l'oppression, l'aliénation, les violences, le racisme ? La douleur et les souffrances qu'ils engendrent appartiennent-elles aux seules victimes ou à l'humanité entière ? Et lors de l'hommage à Chantal Akerman, rendu ces jours derniers par la Cinémathèque, on s'est souvenu des mots de l'auteur de *Jeanne Dielman*... « *Je refuse d'être considérée comme une "femme cinéaste". Je suis cinéaste, point.* » ■

\* NDLR Lire de L. Lauffer in *PNM* n° 325 (04/2015) *Kommunisten* – n° 330 (11/2015) *Hommage à Chantal Akerman* – n° 332 (01/2016) *Viva Cuba!* – n° 333 (02/2016) *Les délices de Tokyo*.

## ANTISÉMITISME

70<sup>e</sup> anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'Homme

## LUTTE CONTRE L'ANTISÉMITISME ET LE RACISME : TOUJOURS D'ACTUALITÉ !

par Jacques Lewkowicz

**1960, Afrique du Sud, le 18 mars :**

les responsables du Congrès national africain mobilisent les travailleurs noirs en vue d'une manifestation pacifique le 21 mars. Ceux-ci sont privés de droits civiques, de la liberté de circulation (avec passeport à l'appui) et féroce exploités par le patronat blanc. Il s'agit de se porter prisonnier volontaire pour non-port du passeport afin de déborder les postes de police. La police ouvre le feu sur la foule dans la banlieue noire de Sharpeville. On relève 69 morts. Telle est l'origine de la « Journée internationale contre les discriminations raciales ». En effet, convaincue de la nécessité de réagir, l'Assemblée générale des Nations Unies à sa 26<sup>e</sup> session, proclame le 26 octobre 1966, par sa résolution 2142 (XXI), « le 21 mars, journée internationale de lutte contre les discriminations raciales ». Elle prie le Secrétaire général de l'organisation internationale de lui faire rapport sur ces questions à sa prochaine session. L'application de cette disposition donnera ultérieurement lieu à la création d'un rapporteur spécial effectuant des visites appropriées dans différents pays avec compte-rendu de celles-ci [1]. De plus un programme d'action des Nations Unies a été établi [2].

En liaison avec cette journée internationale, la



France et son ministère de l'Éducation organisent régulièrement une « Semaine d'éducation contre le racisme et l'antisémitisme ». C'est ainsi qu'en 2017, ces activités ont associé l'ensemble de la communauté éducative et pédagogique... ainsi que les associations complémentaires de l'éducation, en particulier, qui concourent à la lutte contre les discriminations, la xénophobie, le racisme et l'antisémitisme [3].

L'Inspection générale de l'Administration chargée d'évaluer l'action de la DILCRAH [4] constate, notamment, qu'« Internet semble être le réceptacle d'une explosion des contenus racistes et antisémites.... Internet héberge aussi bien l'activisme d'émetteurs militants que l'expression d'un racisme et d'un antisémitisme fait de stéréotypes. Les difficultés juridiques liées au caractère extraterritorial des acteurs et son ampleur virale font qu'Internet constitue une "nouvelle frontière" de lutte contre le racisme et l'antisémitisme, pour les pouvoirs publics et les réseaux associatifs et citoyens. »

Dans ce domaine des actes antisémites et racistes, de nombreux faits divers ont défrayé la chronique des médias. Signalons-en un qui a moins retenu l'attention publique mais qui nous touche particulièrement, héritiers que nous sommes des valeurs de la

Résistance. Car, comme nous le signale le communiqué du Mrap, « Lucienne Nayet, présidente du réseau des Musées de la Résistance Nationale est

victime d'une opération de propagande odieuse et violente... de la mouvance néo-nazie ... sur Internet. »

Le Musée de la Résistance Nationale a réagi de son côté : « Toutes et tous, défenseurs des droits humains, attachés aux valeurs démocratiques et aux principes républicains, nous devons demeurer vigilants et lutter contre la propagation de ces discours en France et dans le monde. »

L'UJRE et la PNM assurent à leur tour leur amie de leur entière solidarité et de leur vigilance. ■



[1] [http://www.un.org/fr/documents/view\\_doc.asp?symbol=A/RES/2142%20%28XXI%29](http://www.un.org/fr/documents/view_doc.asp?symbol=A/RES/2142%20%28XXI%29)

[2] [http://www.un.org/en/durbanreview2009/pdf/Durban\\_Review\\_outcome\\_document\\_En.pdf](http://www.un.org/en/durbanreview2009/pdf/Durban_Review_outcome_document_En.pdf)

[3] <http://www.education.gouv.fr/cid66966/la-semaine-d-education-contre-le-racisme-et-l-antisemitisme.html&xmtc=-semaineeducativedactioncontrelracisme&xtnp=1&xtr=1>

[4] [http://www.gouvernement.fr/sites/default/files/contenu/piece-jointe/2018/02/bf2018-01-17078\\_-\\_pilcra.pdf](http://www.gouvernement.fr/sites/default/files/contenu/piece-jointe/2018/02/bf2018-01-17078_-_pilcra.pdf)

## HISTOIRE

## 1928 - L'AVENTURE (MALHEUREUSE) du Birobidjan COMMENCE

La première Constitution de l'URSS (1924) garantissait à chaque nationalité de l'Union l'administration de son propre territoire. Pour les Ukrainiens, les Géorgiens ou les Ouzbèques, voire même les Tatars de Kazan, c'était facile. Mais pour les juifs qui venaient d'être reconnus comme l'une des « nationalités » de l'immense pays ? Le président de l'URSS d'alors, Mikhaïl Kalinine, proposa à Staline la création d'un territoire autonome juif dont la langue officielle serait le yiddish, alors en pleine expansion dans la partie européenne de l'ancien

Empire tsariste.

En mars 1928, sur cette proposition, Staline décide de créer à 8 400 kilomètres de Moscou, au Birobidjan, région perdue, marécageuse et désertique de l'Extrême-Orient sibérien, près de la frontière avec la Chine, une « entité nationale juive » avec le statut de terre d'accueil pour les Juifs d'URSS. En 1934, le Birobidjan – ביראָבידזשאַן – reçoit son statut officiel de région autonome juive. En 1937, on y compte 37 000 juifs. Moscou espérait que 500 000 personnes au moins iraient s'installer là. Ce ne fut jamais le cas.



Carte du Birobidjan en yiddish



Birobidjan, années 30. Vendeur du quotidien "Étoile du Birobidjan" (ביראָבידזשאַנער שטערן)

L'expérience fut un échec même si de courageux pionniers s'y consacrèrent non seulement à l'agriculture mais aussi à l'industrialisation et à l'Université.

Une résolution du Comité exécutif de la Région autonome juive (R.A.J) décrète, le 15 septembre 1935, que « dans toute l'activité de l'Hôtel de Ville de Birobidjan, ainsi que des soviets suburbains, du Tribunal de la ville, de la Poste, du Télégraphe, de la milice et des autres services municipaux, de toutes les coopératives artisanales et des services d'État employant une majorité d'ouvriers juifs, de même que dans les soviets des villages à forte majorité de

population juive, la langue officielle est le yiddish ». Un quotidien en yiddish fut créé, *L'Étoile du Birobidjan* (ביראָבידזשאַנער שטערן), qui continue de paraître aujourd'hui, en russe et en yiddish. Tous les noms de rues étaient et demeurent en yiddish.

Depuis 2004, une véritable renaissance marque la vie culturelle avec l'ouverture d'une Université ainsi que d'un théâtre « juifs », et même un festival où le yiddish retrouve une place. Depuis quelques années, on assiste à un timide va-et-vient entre Israël et le Birobidjan, plutôt en faveur de ce dernier. Plusieurs familles ont, en effet, quitté Israël pour s'installer au Birobidjan, lequel connaît une accélération de son développement en raison de la proximité de la Chine et de ses investissements.

En 2012, on y comptait officiellement quelque huit mille personnes se réclamant d'une culture juive, mais « un habitant sur deux a une arrière-grand-mère ou un arrière-grand-oncle juif. » ■

Monument dédié aux premiers pionniers juifs du Birobidjan



## Les débuts de Philip Roth

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

Le premier livre de Philip Roth, *Goodbye Columbus*, a paru en 1959. Ce sont des nouvelles qui tournent autour des faits et gestes d'un jeune juif et, plus généralement, d'une génération d'émigrés qui parvient tant bien que mal à réussir son assimilation. Le livre est remarqué, il plaît, la critique ne l'ignore pas, si bien qu'il reçoit le *National Book Award for Fiction* un an plus tard. La communauté juive est plus perplexe car il ne brosse pas toujours des portraits flatteurs de ses membres ! Roth a même été accusé d'être un « juif antisémite ».



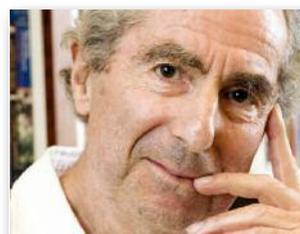
Trois ans plus tard, il publie son premier roman : *Letting go* (*Laisser courir*). Je dois dire que je ne suis pas franchement d'accord avec le préfacier, James Atlas, qui affirme qu'on ne peut pas discerner dans ce livre les prémisses de son œuvre future. Mais pouvait-on imaginer qu'ayant écrit *Dubliners*, James Joyce allait produire son chef-d'œuvre, *Ulysse* ? Certainement pas. Or, dans le cas de Roth, on peut deviner, dans cette trame complexe, intriquée, amphigourique, plusieurs thèmes qu'il reprendra et développera par la suite. Il y a bien sûr sa relation à la culture et à la tradition juive : cela peut se remarquer quand deux amis du héros – Gabe Wallach, lui-même étudiant –, Paul Herz et Libby veulent se marier et vont voir un rabbin : le jeune homme est juif,

mais sa fiancée ne l'est pas. Le rabbin se montre alors très brutal et même grossier et refuse sans appel de consacrer ce mariage. Leur entrevue se termine par une scène grotesque et violente. Cela est récurrent dans le livre. Roth veut marquer sa différence au sein de sa communauté, quitte à choquer et à révolter. Cela ne l'empêchera pas par la suite de prendre fait et cause pour la dite communauté dans plusieurs de ces romans où il expose la situation du petit monde juif dans un pays où tout le monde vit au sein de son groupe national d'origine.

Cela peut se voir dans *Le Grand roman américain* (1973) et dans la superbe *Pastorale américaine* (1997), pour ne citer que ces deux exemples. Philip Roth revient souvent sur son enfance passée à Newark et sur les affrontements pas très courtois avec les Italiens.

On peut déceler certaines qualités qui lui sont propres, en particulier la facilité avec laquelle il décrit le monde américain d'avant et d'après la Seconde Guerre mondiale, ou sa virtuosité à manier l'art du dialogue. On peut aussi y déceler ses défauts, celui de digresser notamment – dans *Laisser courir*, on parvient vite à perdre complètement le fil de son histoire, car il étire à qui mieux mieux les appendices latéraux, c'est-à-dire le destin des amis proches ou des parents de son héros.

Ce héros est ce qu'on appelle un héros positif, qui veut faire le bien autour de lui. Le livre est en réalité le récit de son échec, qui se concrétise par son inaptitude à changer le cours de la vie de ceux qu'il aime ou qu'il apprécie. Il perd même le sens



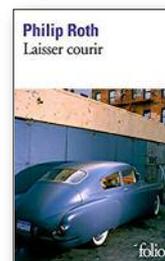
Philip Roth

de sa propre existence. Ce roman interminable recèle tout ce qu'on a pu reprocher ensuite à l'auteur dans une moindre mesure. Mais il y a des passages merveilleux. Il faut donc le lire non d'un trait, si j'ose dire, mais par bribes et sans chercher la trame centrale : il a déjà la capacité de se lover dans les circonvolutions

cérébrales de ses personnages et d'y déceler, et le refoulé, et l'indicible. Il sait aussi animer un personnage qui est bouffi de contradictions et donc recréer un microcosme où tout se joue entre le mal-être et l'exécration de soi, l'aveuglement des sentiments et la médiocrité des visions qu'un homme ou une femme peut avoir de sa destinée. C'est là, plus que dans la forme – il est loin d'avoir l'audace de Saul Bellow et de Jack Kerouac, qui ont pourtant été ses prédécesseurs, et ne cherche pas non plus à revenir aux racines du roman américain – que Philippe Roth révèle sa valeur et son originalité ; il touche à la modernité dans un tohu-bohu romanesque assez pitoyable.

Il s'appuie sur la psychanalyse mais aussi sur une analyse de l'histoire des États-Unis après Hiroshima. Ce n'est pas le miracle de *L'American Way of Life* : il s'agit plutôt de la vérité, pas trop bonne à dire, au sujet de ce qui est en germe dans l'esprit des habitants de ce pays plein de ressources, mais assez handicapé par des tares de toutes sortes. ■

\* Philip Roth, *Laisser courir*, trad. de l'anglais par Jean Rosenthal, préf. de James Atlas, éd. Gallimard Folio, Paris, 912 p., 10,50 €.



### THÉÂTRE

## LES POULES QUI PARLENT YIDDISH ET JAVANAIS...

Adrian Iordan est Rom. Bretonne, Blandine Iordan a été bercée dès l'enfance par les contes yiddish. Contes et musique, ils connaissent.

Tout naturellement ils nous proposent un théâtre musical où s'articulent trois contes yiddish et des morceaux klezmer. Ils nous communiquent leur énergie, leur plaisir de la racontée, leur humour léger. Un duo complice où les protagonistes sont complémentaires. Normal, tous deux musiciens, lui accordéoniste, participant par ailleurs à des concerts klezmer, elle violoniste, ils révèlent l'âme des personnages de ces trois contes yiddish, car on le sait, les personnages des contes yiddish sont tous musiciens.

*Schlemiel et la marmelade*, premier conte qui met en scène un personnage naïf rêvant d'être accordéoniste, nous transporte dans le rêve, le désir, la paresse, la désobéissance. C'est un petit chenapan qui commet des bêtises.

Dans *L'enfant-poulet*, conte empli de finesse, de psychologie et de bon sens, Lemel décide que le jour de ses six ans, il sera un poulet et ne mangera plus que des graines. On a beau dépêcher nombre de médecins, rien n'y fait. Au final, seul un musi-

rien parviendra à dénouer la situation.

Le conte *Les bébés cuillères* fait appel à la malice pour se sortir d'une impasse face à un riche avare qui refuse de rétribuer les services d'un pauvre musicien.

Les personnages riches en couleurs sont finement interprétés. L'humour est omniprésent. La ville de Chelm\* est celle des simples d'esprit appelés pourtant « sages », figures mythiques de l'humour juif qui sont habiles à raisonner mais aboutissent à des solutions curieuses. Spectacle recommandé de 5 à 120 ans. Un joyeux moment à passer en famille pour faire un plein de fraîcheur et de sourire complice avec des personnages étranges et incongrus, typiques de ceux qui peuplent les histoires yiddish. ■ SIMONE ENDEWELT

\* Curieusement écrite Khelm dans l'intitulé de la pièce, *Sages pas sages ou autres contes de Khelm* donnée jusqu'au 11 mars, reprise à partir de septembre 2018, au Théâtre Essaïon, 6 rue Pierre-au-Lard, Paris 4°. Résa 01 42 78 46 42 ou <http://www.billetreduc.com/193000/evt.htm>



Les sages pas sages ou autres contes de Khelm

## LE SOUFFLE D'ETTY

Dans un décor évoquant une ville en ruines, la comédienne Bérangère Allaux arpente la scène et donne corps aux mots tirés des « *Lettres de Westerbork* » d'Etty Hillesum.



Née en 1914, Etty Hillesum était Hollandaise et juive. Elle a fait partie des 104 000 juifs néerlandais déportés et assassinés pendant la Seconde Guerre Mondiale. Elle avait 29 ans.

Internée, en 1943, au camp de concentration de Westerbork, au Nord-Est des Pays-Bas – une sorte de Drancy hollandais par lequel avait transité Anne Franck – elle poursuit son journal intime, commencé en mars 1941 jusqu'à sa déportation à Auschwitz d'où elle ne reviendra pas. Il sera édité après la guerre sous le titre *Lettres de Westerbork*, (Éd. du Seuil, 1988).

Ces lettres témoignent de l'amour inébranlable que la jeune femme voue à l'homme et à la vie. Des mots à la fois doux et graves pour décrire le bel été de 1942, les champs de lupins jaune d'or, l'élan de la vie et les premiers trains chargés de déportés. Un témoignage spirituel et historique.

Le spectacle que présente le centre Rachi, le 12 avril, dans une mise en scène de Sava Lolov, repose pour beaucoup sur la prestation de Bérangère Allaux, qui incarne avec intensité et chaleur une émouvante Etty. ■ BF

\* Jeudi 12 avril 2018 – Résa : 01 42 17 10 36 (9h-12h30, 13h45-17h30)

## DÉCOUVERTE

## MON BERLIN juif

par FRANÇOIS MATHIEU

(Suite de la page 1)

Une première implantation berlinoise est attestée au XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'expulsion des juifs de la ville en 1573. Un siècle plus tard, le grand électeur Frédéric-Guillaume (1640-1688), suite à plusieurs épidémies de peste et aux guerres meurtrières de Trente ans (1618-1648), ouvre les portes de la région à une main-d'œuvre étrangère, en particulier aux Huguenots chassés de France après la Révocation de l'Édit de Nantes (1685). Auparavant, par le décret du 21 mai 1671, il avait autorisé, afin « d'encourager le commerce et les affaires », l'installation dans le Brandebourg de cinquante familles juives fortunées parmi celles que l'empereur Léopold Ier avait chassées d'Autriche. Sept de ces familles, qui reçurent un droit de résidence de vingt ans, choisirent de s'installer à Berlin. Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les « juifs protégés » avaient créé des manufactures de tissus, de soie et d'objets d'orfèvrerie. Cette classe parlait le haut allemand et le français. En 1812, la communauté juive berlinoise comptait quelques 3 300 personnes, puis par l'adjonction progressive de juifs originaires de Silésie après la conquête de celle-ci par Frédéric II, mais aussi de Breslau, de Prusse occidentale et orientale, puis des exodes consécutifs aux pogroms russes, elle atteignit en 1925 le nombre de 172 000 personnes (sur quatre millions de Berlinoises).

Mai 1945. Raids et combats ont détruit plus de 600 000 logements et bâtiments, notamment dans le centre anéanti à 70 %. Seuls quelques 6 500 juifs berlinois ont survécu, soit en raison d'un « mariage mixte », soit enfermés dans l'hôpital juif de Wedding, soit cachés dans le cimetière juif de Weissensee [1] ou restés dans l'illégalité. Deux mille déportés juifs rentrèrent à Berlin.

En 1989, 6 000 personnes d'origine juive vivaient à Berlin-Ouest, 200 à Berlin-Est. Après l'unification, le gouvernement fédéral a accordé le statut de réfugiés à plus de 50 000 Juifs venus des anciens pays soviétiques, le nombre de ceux qui allaient s'installer à Berlin atteignant le chiffre de 11 000 personnes au tournant du siècle.

## Autour de la Nouvelle Synagogue

Berlin n'a jamais eu de ghetto. Elle a eu, en revanche, son quartier juif, le *Scheunenviertel*, le quartier des Granges, aujourd'hui quartier « branché » avec ses rues bordées de galeries de peintures représentatives, ses cours et passages successifs où s'étalent de modestes terrasses de café. Rosa-Luxemburg-Platz, une plaque explique l'origine de ce nom : au XVII<sup>e</sup> siècle, le prince électeur avait ordonné qu'en raison des risques d'incendie que constituait le stockage de céréales, paille et autres matières facilement inflammables, on construisit hors les murs 27 granges. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, l'industrialisation entraîne leur disparition et leur remplacement par des immeubles qui vont vite se transformer en quartier déshérité, un lieu d'accueil, d'entassement des « *Ostjuden* » qui fuient les pogroms russes, lituaniens et polonais, apportant avec eux leur culture, leur religion, leur mode de vie. L'acteur Alexander Granach, arrivé en 1906 de Galicie, a laissé une description du quartier : « De petites ruelles sombres et étroites avec aux coins des stands de fruits et de

légumes. [...] Beaucoup de boutiques, restaurants, commerces de lait, beurre, œufs, des boulangeries avec l'inscription "Koscher". Des juifs déambulaient, vêtus comme en Galicie, en Roumanie et en Russie. Les petites boutiques faisaient le commerce de tableaux et de meubles à tempérament. On vendait de domicile en domicile des nappes, des torchons, des bretelles, des lacets, des boutons de col, des bas et de la lingerie féminine. D'autres allaient d'immeuble en immeuble acheter de vieux vêtements qu'ils revendaient ensuite à des grossistes et livraient dans leurs anciens pays. Mais la plupart des gens dans ce quartier étaient des ouvriers et des ouvrières qui travaillaient dans les usines de cigarettes [...] Il y avait aussi une vie sociale animée. Les religieux avaient différentes maisons de prière, nommées en fonction de leurs sectes, de leurs rabbins. Il y avait là des sionistes de toutes les nuances, il y avait là des révolutionnaires, des socialistes, le "Bund" et des anarchistes. » [2]

À quelques centaines de mètres des rues autrefois habitées par des juifs à chapeaux noirs et kaftans, dans la *Oranienburger Strasse*, la Synagogue nouvelle, inspirée de l'art islamique de l'Alhambra de Grenade, dresse son dôme et ses clochetons dorés. Construite de 1859 à 1866, elle fut, avec 3 000 places assises, l'édifice religieux juif le plus important de Berlin et même de toute l'Allemagne. Lors des

pogroms de la nuit du 9 au 10 novembre 1938, grâce à l'intervention du lieutenant responsable du quartier, un certain Wilhelm Krützfeld, la synagogue fut en très grande partie épargnée. Bombardée dans la nuit du 22 au 23 novembre 1943, rasée en 1958, elle fut progressivement reconstruite de 1988 à 1995.

## Autour de l'Alex et au-delà

Direction l'*Alexanderplatz*. Isolée aux pieds de la Tour de télévision, la *Marienkirche* fut le témoin en 1510 d'un procès contre 51 juifs de Berlin, de Spandau et d'autres villages de la Marche. Seize d'entre eux, bien qu'on ne déplorât la mort d'aucun enfant, furent accusés de crime rituel, 14 de profanations d'hosties, et 21 des deux « crimes ». Pour finir, trois accusés furent « seulement » décapités, parce qu'ils avaient accepté pendant leur détention d'être baptisés, et 38 brûlés vifs sur un bûcher. Plus de quatre siècles plus tard, près de là, dans la *Rosenstrasse*, en février 1943, les nazis décidèrent la « *Fabrik-Aktion* », l'éloignement définitif des juifs embauchés dans l'industrie de guerre, et leur déportation à Auschwitz. Cette « action » toucha 7 000 personnes environ internées dans la maison de retraite de la *Grosse Hamburger Strasse* et la maison commune de la *Rosenstrasse*. Durant plusieurs jours, des centaines de personnes, essentiellement des épouses non juives protestèrent devant ce dernier bâtiment, exigeant la libération de leurs maris. Fin mars, plusieurs centaines de personnes furent libérées ou de nouveau arrêtées



pour remplacer une partie de la main-d'œuvre juive déportée. La révolte des Berlinoises immortalisée par *Margarethe von Trotta* dans un film éponyme, n'est pas moins importante dans l'histoire de la résistance allemande au nazisme que le complot des officiers du 20 juillet 1944.

La *Berlinische Galerie* dans la *Alte Jacobstrasse* montre, entre autres, un tableau de Felix Nussbaum, peintre juif allemand interné au camp de

Saint-Cyprien puis déporté à Auschwitz où il fut assassiné, « La Place folle » (1931). On y voit, sur la *Pariser Platz*, un défilé de vieux académiciens se rendant à l'Académie prussienne des Arts de Berlin, interpellés par une foule de jeunes peintres brandissant leurs œuvres. Sur l'immeuble en partie en ruines, à droite de la porte de Brandebourg, un homme brandit le portrait de Max Liebermann, peintre, membre fondateur de la « *Berliner Secession* » et président de ladite académie. C'est dans cet immeuble que Max Liebermann meurt en février 1935. La Gestapo interdit la participation à ses obsèques auxquelles assistent pourtant une centaine de ses amis, dont Käthe Kollwitz et Otto Nagel.

Outre l'immeuble de la *Pariser Platz*, Max Liebermann possédait une villa au bord du *Grosser Wannsee*, loin des défilés nazis de la porte de Brandebourg. Il ignorait que non loin de là, en janvier 1942, allait se tenir, dans une luxueuse villa, la terrible conférence de Wannsee qui, sous la présidence de Reinhard Heydrich, en présence d'Adolf Eichmann, décida de la « solution finale ».

Mais on le sait, la déportation des juifs berlinois n'a pas commencé en janvier 1942. Dans les rues berlinoises, comme dans d'autres rues allemandes, le regard est attiré par les « *Stolpersteine* », les « pavés sur lesquels on bute », les pavés du souvenir, de petites plaques de bronze imaginées par le sculpteur Gunter Demnig, sur lesquelles ont été gravés, à l'initiative de riverains, les mots : « Ici a habité X / année de naissance / déporté le / à / assassiné le » [3]. Parfois ces pavés sont solitaires, parfois groupés, ils révèlent que c'est toute une famille ou parfois plusieurs qui ont



été raflées, et l'on devine qu'entre 1941 et 1945, ils ont été embarqués comme du bétail à la gare de triage de Grunewald, d'où sont ainsi parties 35 000 personnes à destination d'Auschwitz, Theresienstadt ou Treblinka. ■

[1] Nous évoquerons les cimetières dans un article ultérieur.

[2] Alexander Cranach, *Wie in Lemberg* [Comme à Lemberg], in *Ot Geyt a Mentsh* [Voici le chemin d'un homme], New York, 1948 ; *Da geht ein Mensch*, Munich 1973.

[3] Lire *Les "Stolpersteine"* de F. Mathieu in *PNM* n° 285 d'avril 2011